

PORTRAIT LUDOVICO EINAUDI



En concert ce week-end à Paris, cet Italien était une figure de la musique contemporaine avant de composer pour «Intouchables».

Pas que BO

Par **FRANÇOIS-XAVIER GOMEZ**
Photo **ISABELLA BALENA**

La brise déplace une partition posée sur le piano, la pétarade d'une moto couvre un instant les voix, la fenêtre est grande ouverte et la lumière du début du printemps réchauffe le gris des façades, cette couleur qui caractérise Milan. «Scusi per il casino» («excusez le fouteur») dit d'entrée Ludovico Einaudi, le chat argenté filant entre nos jambes. Le casino est raisonnable dans cet appartement qui, pour être vaste, n'a rien de cosu : des livres un peu partout, un balafon dans un coin et, dans le salon, les jouets de Lara, 16 mois. La conversation s'engage, accompagnée par le cliquetis de la photographe. «Vous savez que j'ai hésité entre la photo et la musique ? A 17 ans, j'ai été l'assistant d'un grand photographe milanais, Ugo Mulas, avec qui j'ai appris le travail de labo, le développement, le tirage.» Voilà une piste intéressante : le compositeur de la bande originale d'*Intouchables* est aussi un homme d'images.

Eric Toledano et Olivier Nakache, les réalisateurs du film aux plus de 30 millions d'entrées dans le monde (pour le moment), sont tombés sur lui par hasard : «Grâce à la fonction

Genius d'iTunes, explique Toledano. Nous écoutons Michael Nyman [compositeur attitré de Peter Greenaway, ndlr] et l'ordinateur nous a proposés dans une playlist *Divenire*, de Ludovico Einaudi. On a tout de suite flashé.» Mais que fait un compositeur de musique sérieuse, disciple de Luciano Berio, le grand nom (avec Luigi Nono) de la création contemporaine en Italie, dans le monde du cinéma commercial ? Einaudi juge la remarque sans fondement : «Lors de mes rencontres avec les réalisateurs, j'ai toujours eu le sentiment de travailler pour un film d'auteurs.»

L'air sérieux du musicien, qu'accentue le crâne dégarni, se dissout au contact d'une bonne bouteille de rouge et d'un bloc généreux de parmesan, posés sur la table de la cuisine. «Quand on m'a proposé le scénario, j'ai dit non sans le lire, je ne voyais pas ma musique dans une comédie. Ma compagne parle mieux le français que moi, elle a lu et m'a forcé la main : elle avait adoré l'histoire.» Vincent Toledano poursuit : «Ludovico a été le premier être humain à voir le film terminé, avant même les producteurs. Nous sommes allés chez lui, lui soumettre le premier montage. Quand nous l'avons entendu rire des gags, nous nous sommes dit qu'*Intouchables* partait du bon pied.» C'est le cinéma qui a choisi Einaudi, pas le contraire. Sa musi-

que instrumentale, héritée du minimalisme de John Cage, touchait un public restreint en Italie quand Nanni Moretti la repère en 1997. Pour son film *Aprile*, il emprunte trois compositions au disque *le Onde* («les Vagues», hommage à Virginia Woolf). Dix ans plus tard, le film *This is England* ouvre à Einaudi les portes de la reconnaissance en Grande-Bretagne. Il a depuis rempli plusieurs fois le prestigieux Royal Albert Hall de Londres (4 000 places). En France, avant même la sortie d'*Intouchables*, il était suivi par un noyau dur de fidèles qui avaient du mal à retrouver ses disques dans les magasins : ils ont été rangés dans les bacs jazz (hors sujet), classique contemporain (peu pertinent), voire sous la crispante étiquette «relaxation». Cet engouement des fans, on pouvait le comprendre il y a quelques jours à la Bourse du Travail, à Lyon. Seul au piano d'abord, puis rejoint par ses musiciens, Einaudi crée avec ses entrelacs de notes liquides une atmosphère d'apesanteur, une bulle dans laquelle l'auditeur perd la notion du temps. Un art proche de l'hypnose, à la fois très élaboré et apte à toucher un vaste public. Le fruit d'années de travail et de recherches pour

un homme qui, à l'âge de 18 ans, a décidé qu'écrire et jouer la musique serait son métier. «Mes quatre ans de travail aux côtés de Berio ont été capitaux, explique-t-il. Le côté théorique et expérimental de la musique, la composition à partir de modèles mathématiques, m'excitaient. Mais j'ai fini par ressentir l'avant-garde sérieuse et rigoureuse de Boulez ou de Stockhausen comme une prison.» Ludovico Einaudi supporte mal de consacrer des mois de sa vie à une œuvre qui ne sera jouée qu'une fois. «Le summum a été atteint avec mon projet, entre théâtre et danse, sur la vie d'Emilio Salgari, le «Jules Verne» italien, turinois comme moi. La production s'est étalée sur quatre ans, et le résultat, je crois, était excellent. Il y a eu trois représentations à Vérone, et puis plus rien. Après ça, j'ai décidé de créer des formes courtes que je puisse jouer seul.» Des formes qu'il baptise «chansons instrumentales».

Devenir célèbre à l'étranger avant de l'être dans son pays a eu un avantage : le faire échapper à un patronyme pesant. Einaudi est en effet un nom connu dans le monde politique et intellectuel. Le grand-père, Luigi, fut le premier président élu de la République, en 1948. Le père, Giulio, a fondé dans les années 30 une maison d'édition qui, à la Libération, publie les grands auteurs antifascistes : Primo Levi, Natalia Ginzburg, Elio Vittorini. Le succès d'Italo Calvino viendra consolider l'entreprise, fortement ancrée à gauche. Les relations avec le père deviendront «distantes» dès que Ludovico, à 18 ans, quittera Turin pour vivre à Milan auprès de sa mère. «Mon père avait deux foyers, avec trois enfants dans chaque. J'étais le benjamin de la deuxième famille», confie-t-il. Lui-même a deux filles majeures, l'une étudie le théâtre à Londres, l'autre vit à Berlin. De sa relation avec la romancière Paola D'Alloio est née Lara en 2010. Plus que son père, Ludovico Einaudi aime évoquer le souvenir du grand-père, «un fils de paysan du Piémont au mode de vie frugal», qu'il a pourtant peu connu. Ces derniers mois, le nom de Luigi Einaudi est souvent revenu dans les éditoriaux pour servir de modèle à l'ère post-Berlusconi, vécu comme un cauchemar par le monde des idées : «Bien avant d'arriver au pouvoir, Berlusconi a lavé le cerveau des Italiens avec ses télévisions, imposant une vision du monde où la culture n'avait aucune place. Ce que nous vivons aujourd'hui en revanche est passionnant : Mario Monti gère le pays sans se préoccuper des enjeux partisans, des échéances électorales, c'est nouveau pour nous.»

La veille de notre entretien, Ludovico Einaudi avait animé une conférence à Rome avec l'astrophysicien anglais John Barrow. «Nous avons parlé de la relation qu'établissait Pythagore entre les sons, les chiffres et les planètes. C'est de là que vient l'idée de la musique des sphères : chaque planète, dans sa rotation, émet une vibration différente, l'ensemble de ces sons formant une harmonie universelle.» Ludovico Einaudi est parvenu à réconcilier deux sphères rarement réunies : la culture savante et le grand public. Au chapitre de ses émotions les plus fortes, il cite le jour où il entendit un passant siffler une de ses œuvres. C'était à Milan, place de la Scala. ◆

EN 6 DATES

23 novembre 1955

Naissance à Turin.

1973 Entre au

Conservatoire de Milan.

1988 *Time Out*, premier

disque. **Avril 1994** Dirige

mille musiciens à Calais

pour l'inauguration du

tunnel sous la Manche.

Octobre 2011 *Intouchables*.

Avril 2012 CD Einaudi

essentiel, concerts les 14

et 15 au Casino de Paris.